

pro natura **magazine**

2 / 2026 MARS



**Engageons-nous ensemble
pour plus de nature en milieu bâti**

4 dossier

Nos villes et nos villages offrent un grand potentiel pour promouvoir la nature. Engagez-vous à nos côtés!

16 rendez-vous

Anne Freitag, entomologiste à Lausanne, aime particulièrement étudier les fourmis des bois.

18 en bref

20 actuel

Du conflit à une solution constructive: le dialogue autour du projet du Grimsel est un modèle pour le futur.

22 nouvelles

22 Commune ouVerte: un projet de Pro Natura pour promouvoir la biodiversité dans les communes.

24 Un héritage efficace: comment préserver un jardin naturel au-delà de la mort.

26 saison

28 service

32 pro natura actif

34 shop

35 cartoon

36 engagement

4



Vera Howard



Mathieu Rod



Bettina Epper

16

pro natura magazine

Revue de Pro Natura - Ligue suisse pour la protection de la nature



est reconnue par le Zewo



Impressum: Pro Natura Magazine 2/2026. Cette revue paraît cinq fois par an (plus le Pro Natura Magazine Spécial) et est envoyée à tous les membres de Pro Natura. ISSN 1422-6235

Rédaction: Florence Kupferschmid-Enderlin (fk), corédactrice en chef; Tania Araman (ta), rédactrice édition française; Bettina Epper (epp), corédactrice en chef; Nicolas Gattlen (nig), reporter édition allemande.

Mise en pages: Vera Howard, Florence Kupferschmid-Enderlin, Tania Araman. **Couverture:** Andrea Haslinger, quartier Erlenmatt à Bâle

Ont collaboré à ce numéro: Andreas Boldt (abo), Serena Britos (sbr), Michael Casanova, Christian Isler (ci), Rico Kessler (rke), Sabine Mari, Angela Peter (ap), Thomas Uhland (tul), Anouk Unternährer (aun). **Traductions:** Léa Coudry, Fabienne Juillard, Bénédicte Savary.

Délai rédactionnel 3/2026: 7 avril 2026.

Impression: Vogt-Schild Druck AG, 4552 Derendingen. Tirage: 173 000 (119 000 allemand, 54 000 français). Imprimé sur papier recyclé FSC.

Adresse: Magazine Pro Natura, Ch. de la Caricaie 1, 1400 Cheseaux-Noréaz, tél. 024 423 35 64, e-mail: magazine@pronatura.ch, CCP 40-331-0
Secrétariat central de Pro Natura: case postale, 4018 Bâle, tél. 061 317 91 91.

Pro Natura est membre fondateur de l'UICN - Union mondiale pour la nature et membre suisse de Friends of the Earth International

www.pronatura.ch

éditorial

Quand « Versailles » devient un jardin naturel...

FLORENCE KUPFERSCHMID-ENDERLIN,
corédactrice en chef du Magazine Pro Natura



J'habite un petit immeuble sympathique dans un quartier animé d'une grande ville de Suisse romande. Notre jardin commun ne ressemble pas vraiment à ce que je souhaiterais qu'il soit, je me suis donc rabattue sur mes deux balcons pour aménager quelques coins de nature aussi sauvages que possible. Et ça marche ! Insectes et oiseaux nous rendent régulièrement visite.

Depuis la fenêtre de la cuisine, nous nous désolons par contre de constater qu'à « Versailles » - ainsi avons-nous baptisé la propriété voisine - la nature tirée au cordeau n'offre aucune biodiversité. Pas âme qui vive, sauf la tondeuse-robot qui effectue ses rondes perpétuelles ou le jardinier du samedi matin qui fait le ménage. Quel dommage, quand on connaît l'importance des jardins naturels en ville, et pas seulement pour la faune et la flore, mais aussi pour nous les êtres humains. Dans un tel jardin nettoyé tous les week-ends, comment le hérisson peut-il créer le nid de feuilles dont il a besoin ? Comment la petite faune peut-elle circuler librement entre les « murs » verts à gauche et à droite ? Et où le papillon trouve-t-il de la nourriture ?

Parce que la nature en milieu bâti passe aussi par l'aménagement des espaces publics, de nombreuses villes et communes s'engagent à laisser la nature reprendre ses droits dans les parcs ou à rétablir la connectivité entre les différents milieux naturels - en créant par exemple des milieux relais ou en améliorant la qualité écologique de certaines surfaces. À ce titre, l'aménagement d'étangs, la revitalisation de lisières et la création de petites structures est à saluer. Toutes ces démarches participent d'une évolution positive de la nature en ville, et Pro Natura s'associe à ce développement en soutenant les communes avec son projet « Commune ouVerte » (lire en page 22).

Sur son balcon, dans son jardin, en bas de son immeuble ou sur de plus grandes surfaces publiques : nous pouvons toutes et tous agir et encourager les autres à faire de même. Les conseillers et conseillères Pro Natura de BONJOUR NATURE (lire en page 10) sont là pour vous aider. C'est en mutualisant les actions en faveur de plus de nature dans nos villes et nos villages que la faune et la flore pourront s'épanouir dans des « Versailles » qui brilleront désormais de mille fleurs !



20

« On peut donner un petit coup de pouce à la nature »

Nos villes et nos villages recèlent un incroyable potentiel pour la promotion de la biodiversité. Comment en tirer profit ? Et quelles sont les limites ?

NICOLAS GATTLEN, reporter pour le Magazine Pro Natura



Andrea Haslinger



Comment la nature pourrait-elle trouver sa place au milieu du bitume, des immeubles et des parkings souterrains? D'ailleurs, vaut-il vraiment la peine de lui accorder davantage d'espace dans les jardins, les cimetières, les parcs ou au bord des routes? «Absolument!», s'exclame Sabine Tschäppeler, responsable du service Nature et écologie de la ville de Berne. «Le milieu bâti offre de bonnes conditions pour que la nature puisse s'épanouir.» C'est précisément en périphérie des villes et des villages que subsistent souvent de précieux vestiges des paysages naturels et ruraux traditionnels, comme des vergers à hautes tiges, des prairies sèches, des zones humides ou des forêts naturelles. S'y ajoutent des «coins sauvages» et des surfaces rudérales, des jardins, des parcs et des cimetières qui abritent parfois de très vieux arbres, bref «une mosaïque de milieux naturels dans un espace relativement restreint. S'ils sont souvent petits, ces espaces sont étroitement imbriqués et de nombreuses espèces en profitent.»

La situation est toute autre lorsqu'on s'éloigne des villes, en particulier sur le Plateau. La monotonie de paysages qui s'y est installée a causé un déclin drastique de la biodiversité régionale. Sabine Tschäppeler attribue donc une fonction d'autant plus importante aux villes: elles abritent encore des espèces qui, espère-t-on, pourront se propager à nouveau au-delà des centres urbains.

Des habitats de substitution en ville ?

Il y a quelques années encore, on parlait volontiers des habitats de substitution que les villes pouvaient offrir aux espèces contraintes de fuir leurs milieux originels. Sabine Tschäppeler n'aime pas ce terme, car il pourrait sous-entendre que la protection de la nature pourrait ainsi être «transférée» en milieu bâti simplement en recréant ce type d'habitats. «Promouvoir la nature dans les zones urbaines est important et gratifiant», explique-t-elle. «Mais rien ne remplace les espaces plus vastes en dehors des villes.»

Même son de cloche chez Christoph Küffer, professeur à l'Institut für Landschaft und Freiraum de la Haute école spécialisée de Suisse orientale: «On ne peut pas tabler sur le milieu bâti pour sauver ce qui a été détruit ailleurs.» Selon lui, il existe toutefois de nombreux moyens d'y promouvoir la biodiversité, dont il faut tirer parti. «Il ne suffit plus de se focaliser sur les espèces menacées et

sur la préservation de paysages et de milieux naturels relativement intacts», déclare-t-il. «Nous devons promouvoir les qualités écologiques dans l'ensemble des paysages utilisés, y compris et en particulier dans les agglomérations et les villes, qui font désormais aussi l'objet d'une densification.»

Utiliser la créativité de la population

Christoph Küffer défend l'idée qu'il faut impliquer l'ensemble de la population dans la promotion de la biodiversité et tester des méthodes non conventionnelles, comme la création de micro-forêts mixtes (selon la méthode dite de «Miyawaki»), l'ensemencement de plantes indigènes menacées dans les jardins ou la plantation d'essences d'arbres menacées dans les parcs. Il est convaincu qu'à l'avenir, des espèces rares et des écosystèmes précieux survivront uniquement grâce aux mesures prises par l'être humain. «Densément peuplées, les villes recèlent un grand potentiel de créativité. Il faut la mettre au profit de la promotion de la biodiversité. On peut donner un petit coup de pouce à la nature, accélérer les processus et augmenter la diversité des espèces de manière ciblée, par exemple en plantant et en désherbant.»

Le sol est un facteur essentiel: plus sa qualité écologique est bonne, plus le potentiel de croissance des plantes est élevé, ce dont profitent à leur tour les animaux, notamment les insectes. Les arbres aussi ont besoin d'un sol riche. Dans de nombreuses zones urbaines, le volume de sol est trop faible pour permettre la croissance de certaines espèces d'arbres. «Or, pour mieux refroidir les villes en surchauffe, nous avons besoin d'arbres et d'arbustes. Et ceux-ci ont besoin d'un espace racinaire suffisamment grand.»

Petites mesures, grands effets

Un groupe de recherche dirigé par Christoph Küffer a démontré, en prenant pour exemple des plantes sauvages, que la promotion de la biodiversité fonctionne également dans les milieux bâtis densément peuplés. Une loi de l'écologie stipule que le nombre d'espèces présentes à un endroit donné dépend de la surface naturelle disponible. Cependant, la combinaison d'une multitude de petites mesures de promotion – comme la valorisation écologique de pieds d'arbres, la désimperméabilisation d'un parvis ou la création d'une pelouse fleurie riche en espèces – peut avoir un fort impact. Pour les plantes sauvages fréquentes à moyennement fréquentes, une combinaison de nombreuses petites surfaces est souvent plus efficace que quelques grands espaces, les espèces étant généralement plus variée sur les petites surfaces. Pour que les graines et le pollen puissent passer d'une surface à l'autre, celles-ci doivent être suffisamment proches, 50 mètres maximum.

Les résultats de cette recherche sont encourageants: ils montrent que tout le monde peut promouvoir la nature en milieu bâti, même sur de petites surfaces. Et souvent, cela fait des émules, comme l'a constaté Sabine Tschäppeler en ville de Berne. «Les nouveaux jardins abritant une grande biodiversité voient généralement le jour à proximité d'autres jardins naturels.»

Andrea Haslinger



Surfaces rudérales, du latin «rudus»: gravats, décombres. Si leur nom peut sembler énigmatique, leur rôle n'en est pas moins important. Les surfaces rudérales étaient autrefois caractéristiques des grands paysages fluviaux de Suisse. Les berges nues et les bancs de gravier abritaient des espèces animales et végétales spécialisées. Ces milieux naturels ayant été en grande partie détruits, les gravières, les zones de débordement et les aires ferroviaires font office d'ersatz.



Le parc d'Erlenmatt à Bâle

Ces dernières années, un quartier résidentiel a vu le jour sur le site de l'ancienne gare de marchandises de la Deutsche Bahn, à Erlenmatt. La ville a pris le parti de préserver des surfaces rudérales dans le parc nouvellement aménagé.



Christoph Hügli, chef de projet
Protection de la nature, Service
des espaces verts de Bâle

Magazine Pro Natura : les surfaces rudérales résultent de processus naturels. À quel type d'entretien avez-vous recours dans le parc d'Erlenmatt pour remplacer ces dynamiques sur le long terme ?

Christoph Hügli : lors de la création du parc, de nombreuses surfaces bien ensoleillées ont été aménagées avec des matériaux pauvres en nutriments, comme du sable, des gravillons, du gravier, des cailloux et des galets de grande taille. L'entretien prend différentes formes, car l'objectif est de favoriser une diversité de milieux naturels à différents stades de développement. Le parc comprend des zones pionnières

très arides, de la végétation interstitielle, ainsi que des parcelles plus grandes destinées à devenir des prairies sèches, des bandes herbeuses et des bosquets. Sur certaines zones pionnières, le sol est régulièrement labouré à la machine, tandis que d'autres surfaces sont si pauvres en nutriments qu'elles ne sont fauchées que sur de petites superficies et en hiver. Il s'agit surtout de préserver des zones de sol nu et de favoriser la formation régulière de nouvelles zones. Sur certaines parcelles, des moutons sont mis en pâture. Éliminer les néophytes envahissantes fait aussi partie de l'entretien. En sarclant et en binant, on arrive à créer des zones de sol nu, qui sont propices aux espèces rudérales.

Quelles espèces animales et végétales typiques devraient survivre sur cette ancienne friche ferroviaire ?

Principalement des espèces qui vivent dans des habitats secs et chauds. Du côté végétal, outre la molène, la vipérine commune et la chicorée sauvage, on observe notamment la tanaïsie, la centaurée du Rhin ou le panicaut champêtre. Comme animal, on

recense l'œdipode turquoise, la mante religieuse, l'hélicette du Thym et parfois la coronelle lisse. Ces dernières années, la fauvette grisette a niché à plusieurs reprises dans la zone. Cette diversité doit être préservée et encouragée.

Comment suscitez-vous l'intérêt et l'enthousiasme des habitantes et des habitants du quartier d'Erlenmatt pour ces surfaces rudérales ?

Le parc peut sembler austère, mais il permet en réalité de découvrir une grande diversité de papillons, d'orthoptères et d'abeilles sauvages, ainsi qu'une flore riche, en plein cœur de la ville. Des visites guidées et d'autres activités sont régulièrement organisées dans le quartier pour sensibiliser la population aux valeurs naturelles du parc. En complément, nous informons activement sur des thèmes liés à la nature avec des panneaux d'information. L'aménagement des surfaces de protection de la nature sera terminé cette année avec la dernière étape de construction – nous travaillons en ce moment sur un plan de communication dédié. rke



ÉTANG

En Suisse, près de la moitié des espèces animales et végétales indigènes ont besoin de milieux aquatiques proches de l'état naturel pour survivre. Les plans d'eau constituent donc des habitats et des biotopes relais précieux en milieu bâti.

Magazine Pro Natura: pourquoi était-il important pour vous de créer un étang dans votre jardin?

Elias Pesenti: un plan d'eau représente une véritable richesse pour la biodiversité, car il

Jardin de la famille Pesenti à Rossens (FR)

L'étang est composé de deux bassins de profondeur différente, reliés par une partie peu profonde qui peut s'assécher lors des périodes les plus chaudes. L'étang est alimenté par les eaux de pluie, récupérées via le toit de la maison. En cas de fortes précipitations, il peut déborder dans le jardin, créant ainsi des petites surfaces inondables.



Elias Pesenti, biologiste
et père de famille

nable à la biodiversité. La terre extraite pour la création de l'étang a été utilisée pour construire une petite butte où nous avons planté quelques arbustes.

Comment entretenez-vous l'étang?

De manière générale, je laisse la nature suivre son cours dans mon jardin, en veillant à intervenir le moins possible pour préserver les équilibres naturels. Tous les deux ans environ, il m'arrive d'effectuer un entretien léger de l'étang, en retirant certaines racines de plantes aquatiques qui ont tendance à prendre trop de place et pourraient nuire aux autres formes de vie. Lors de ces opérations, je fais très attention aux larves d'insectes et à tous les autres animaux qui ont trouvé refuge dans les plantes.

Pour vous, est-ce une évidence d'aménager et d'entretenir votre jardin de la manière la plus naturelle possible?

Oui, pour moi, c'est reconnaître que l'être humain fait partie intégrante de la nature et qu'il n'en est ni séparé, ni supérieur. Ma démarche permet d'offrir, même en milieu bâti, un espace où le vivant peut s'exprimer librement. Biologiste de formation, j'essaie aussi de transmettre ces principes à mes enfants. Avec eux, tout en limitant le dérangement, nous observons les différentes espèces, ainsi que les interactions entre elles et avec leur milieu naturel. ta

Elias Pesenti

attire et soutient de nombreuses espèces, des insectes, des amphibiens, des oiseaux et des petits mammifères. Pour moi, la démarche était donc logique, dans le but d'améliorer la qualité de notre jardin et de faire en sorte que les espèces qui y vivent puissent en tirer pleinement profit.

Avez-vous creusé l'étang vous-même?

Avec l'aide de mon épouse et de mes enfants, j'ai adapté un trop-plein (excès d'eau qui sature le sol, ndlr), qui était jusque-là peu ou mal utilisé. L'idée était de transformer cet élément existant en un espace favo-



Keystone / Gaetan Bally

ARBRES URBAINS

Ville de Zurich

Si les arbres ont un rôle particulièrement important à jouer dans les villes et les villages, c'est aussi là qu'ils ont la vie dure. Les communes doivent donc prendre des mesures pour préserver les arbres existants et en planter de nouveaux. La Ville de Zurich nous présente sa stratégie en la matière.

Les insectes, les oiseaux, les lichens, les mousses ou les champignons s'épanouissent dans les racines, le tronc et la couronne des arbres, où ils trouvent refuge et nourriture. Pour nous les êtres humains, il est agréable de profiter de l'ombre des arbres en été, d'écouter les oiseaux chanter et d'observer les animaux qui ont fait des arbres leur repaire.



Andrea Gion Saluz,
Coordination Arbres urbains,
Service des espaces verts de Zurich

Magazine Pro Natura: la ville de Zurich compte-t-elle suffisamment d'arbres?

Andrea Gion Saluz: si l'on considère nos objectifs stratégiques, la réponse est non, pas encore. Nous avons aujourd'hui 15 % de surface de couronne, c'est-à-dire le total des surfaces au sol ombragées par des arbres, hors forêt. Nous visons 25 % à

l'horizon 2050, un objectif ambitieux, mais que nous devrions pouvoir atteindre.

Le nombre d'arbres augmente-t-il en ville de Zurich?

Chaque année, les espaces publics comptent entre 700 et 1000 arbres supplémentaires.

C'est plutôt positif, non ?

Oui, tout à fait. C'est un investissement pour demain. Nous profitons aujourd'hui des arbres que nos grands-parents ont plantés et nous devons veiller à ce que nos petits-enfants puissent en dire autant. Mais lorsqu'un vieil arbre est abattu, par exemple un hêtre pourpre situé au bord du lac, ce sont 500 m² de couronne qui disparaissent. Donc 500 m² d'habitat pour les plantes et les animaux. Il faut entre quarante et cinquante ans pour qu'un nouvel arbre offre les mêmes bénéfices – à condition d'ailleurs qu'il vive aussi longtemps. Les arbres plantés à proximité des routes dépassent rarement trente ans, contrairement à ceux des parcs. Ce problème ne va aller qu'en s'aggravant avec le réchauffement climatique. C'est pour cette raison que nous misons sur des méthodes de construction innovantes ainsi que sur des essences, qu'elles soient indigènes ou nouvelles, qui supporteront mieux la chaleur et la sécheresse.

Certaines essences indigènes en sont tout à fait capables.

Si nous pouvions donner plus de place aux arbres et leur offrir un sol fertile, suffisamment d'espace pour leur système racinaire et assez d'humidité, alors oui, nous pourrions planter uniquement des espèces indigènes. Mais les conditions locales en milieu urbain rendent les choses plus complexes. Et comme je l'ai dit, les replantations seules ne suffiront jamais à compenser les pertes. Nous sommes en train de planter de manière anticipative, de sorte que les nouveaux arbres poussent avant que l'arbre-mère ne tombe.

Nous en revenons au problème de place.

En ville, chaque mètre carré – même souterrain – est très sollicité. Les canalisations et autres infrastructures souterraines sont un véritable défi. Nous avons besoin d'un plan d'aménagement des sous-sols, c'est un projet de longue haleine. En surface, les arbres manquent aussi souvent d'espace et il est difficile d'en créer a posteriori. La Heinrichstrasse offre un bel exemple: des places de stationnement et des voies de circulation y ont été supprimées, ce qui nous a permis de récupérer beaucoup de surfaces, de planter des arbres et de créer des espaces verts. Ce n'est pas possible partout, mais c'est dans cette logique que nous devons nous inscrire à l'avenir. **epp**

« Dans un jardin naturel, la vie est partout »

Un jardin rempli de fleurs, d'oiseaux, d'abeilles et de papillons : nous sommes nombreux à rêver d'un tel havre coloré devant notre porte. Andrea Haslinger, responsable de la nature en milieu bâti chez Pro Natura, sait comment concrétiser cette vision. Pour celles et ceux qui veulent se lancer, Pro Natura a conçu l'offre BONJOUR NATURE.



Andrea Haslinger

Magazine Pro Natura : à quoi reconnaît-on un jardin naturel ?

Andrea Haslinger : certainement pas au fait qu'il est vert en permanence, bien au contraire. Un jardin naturel change constamment de couleurs. Les lauriers (arbustes exotiques, ndlr) restent verts en toute saison, alors qu'une haie sauvage dépouillée de son feuillage devient brune en hiver. Elle fleurit en blanc ou en rose au printemps, verdit en été et prend des tons flamboyants en automne. Prenez un pré : s'il est vert toute l'année, il s'agit d'une pelouse fertilisée. À l'état naturel, sa teinte hivernale est celle des tiges sèches, dans les tons bruns et ocres. À la saison des fleurs, c'est une explosion de couleurs. Plus il y en a, plus sa qualité écologique est élevée.

Un jardin naturel se transforme donc en permanence ?

Absolument. Un jardin naturel présente des formes organiques, une variété de niveaux, comme un paysage ouvert. Il évolue avec le temps. L'arbrisseau grandit, puis finit par mourir. Il faut souvent couper ses branches, mais sa souche peut être conservée. Elle servira peut-être de tuteur à un rosier sauvage.

Ainsi, le jardin se métamorphose et de nouveaux habitats apparaissent. La vie y est partout, même en hiver.

De quoi un jardin naturel a-t-il besoin ?

La base, c'est le sol. En Suisse, y compris en milieu bâti, nous avons généralement un sol agricole classique : gras, idéal pour cultiver un potager. Mais on ne pourra pas y faire pousser une prairie maigre riche en espèces, car les plantes ubiquistes comme le pissenlit évinceront celles qui croissent plus lentement. Du point de vue de la biodiversité, les sols maigres sont les plus intéressants.

Comment puis-je transformer mon jardin en jardin naturel ?

Le plus simple est de partir de zéro.

C'est pourtant rarement possible.

Effectivement, la plupart du temps, il faut faire avec ce qui existe déjà. Il y a trois solutions. La première, la plus facile et la plus économique, c'est de modifier la manière de l'entretenir : ne plus fertiliser la pelouse, tondre moins souvent, et avec un peu de patience, vous verrez votre gazon évoluer en prairie. Elle ne sera pas particulièrement riche en espèces. Et cela prendra vraiment beaucoup de temps.

Y a-t-il un moyen plus rapide ?

La deuxième solution, c'est la revalorisation. On plante des vivaces des prairies çà et là dans le gazon, ou on arrache du gazon par endroits et on sème un mélange pour prairie adapté. Dans ce cas aussi, espacez les tontes. La revalorisation est cependant

Vous souhaitez aussi davantage de nature dans votre jardin ?



Découvrez nos offres gratuites sur www.pronatura.ch/fr/bonjournature :

CONSEILS : nous répondons à vos questions pour favoriser la biodiversité dans votre jardin.

CERTIFICATIONS : faites certifier votre jardin naturel.

« JARDINS À PAPILLONS » : en collaboration avec Bioterra, nous organisons un week-end national des jardins ouverts du 22 au 24 mai à l'occasion de la Journée de la biodiversité.

Rejoignez le mouvement des jardins naturels BONJOUR NATURE : inscrivez-vous à la lettre d'information mensuelle sur le jardinage, laissez-vous inspirer par nos conseils nature ou inscrivez votre jardin sur la carte interactive.



Daniel Rihs

BONJOUR NATURE

plus coûteuse qu'une simple modification de l'entretien.

Et la troisième option?

C'est la plus exigeante et la plus onéreuse: le réaménagement complet. Pour cela, il faut décaper la pelouse et semer une nouvelle prairie. Nous avons pris l'exemple de la prairie, mais les trois méthodes s'appliquent bien sûr pour l'ensemble du jardin.

Pour celles et ceux qui rêvent d'un jardin naturel et veulent en savoir plus sur le sujet, Pro Natura a lancé l'offre BONJOUR NATURE. De quoi s'agit-il?

Entre mars et fin août, nous conseillons gratuitement les personnes intéressées. Il n'est pas nécessaire d'être membre de Pro Natura. Une première consultation téléphonique permet de répondre aux questions de base, par exemple où acheter des semences adéquates. Pour les questions plus spécifiques, un conseiller ou une conseillère se déplace dans votre jardin et vous suggère des pistes concrètes pour planifier votre projet: où est-il judicieux de

Faites-vous conseiller

Pro Natura conseille gratuitement les particuliers qui souhaitent favoriser la nature dans leur jardin et s'interrogent sur la manière de faire. Des spécialistes du domaine répondent à vos questions lors d'un premier entretien téléphonique. Au besoin, ces conseiller·ères se déplacent dans votre jardin et vous suggèrent des propositions d'aménagements.

Si vous avez déjà un jardin naturel, vous pouvez demander à Pro Natura de le

certifier avec la plaquette «Jardin à papillons» qui rend visible votre engagement en faveur de la nature et montre ce qu'on peut faire concrètement chez soi.

Vous ne savez pas encore vraiment ce qu'est un jardin naturel? Visitez l'un de nos «Jardins à papillons ouverts» (voir page 10). Ces jardins modèles invitent à l'émerveillement et offrent des lieux d'échange où puiser de nouvelles idées.

planter une haie? Comment s'y prendre? Qu'en est-il de l'entretien? L'idée n'est pas de remplacer les services d'un paysagiste, mais de vous montrer ce que vous pouvez entreprendre vous-même.

Je n'ai pas de jardin, puis-je quand même faire quelque chose pour la nature?

Oui, tout le monde peut faire quelque chose. Il suffit d'un balcon, voire d'un rebord de

fenêtre, pour appliquer «en petit» les recettes préconisées au jardin. Semez une mini prairie dans une jardinière ou créez une mini mare. Vous pouvez aussi parler des jardins naturels à vos voisin·es et leur donner envie de transformer le leur. Pour la nature, chaque mètre carré est précieux.

Interview: BETTINA EPPER, corédactrice en chef du Magazine Pro Natura.

Jardin certifié de Daniel Schär à Herbetswil (SO)

Le jardin de Daniel Schär, d'une superficie d'environ 1200 m², est agrémenté d'une haie sauvage riche et bien structurée qui offre un habitat à toutes sortes d'animaux. Il s'est vu décerner trois papillons par Pro Natura, une certification attribuée aux jardins particulièrement naturels.



Daniel Schär

HAIE SAUVAGE

Si vous souhaitez rendre votre jardin accueillant pour les animaux sauvages, oubliez les clôtures et optez pour une haie sauvage composée d'arbres et d'arbustes indigènes, qui offre un refuge, de la nourriture et des possibilités de nidification à de nombreuses espèces. Votre haie doit compter différentes structures, des arbustes épineux, des plantes à fleurs et des fruitiers.

Magazine Pro Natura: comment votre jardin a-t-il vu le jour?

Daniel Schär: enfant déjà, j'adorais les oiseaux et la nature. Je rêvais d'un grand jardin naturel avec des recoins pour en attirer le plus possible. J'ai commencé il y a onze ans. J'ai modelé le terrain et planté environ 200 arbustes indigènes. Depuis l'an dernier, le jardin ressemble à peu près à ce que je souhaitais, mais il n'est jamais fini. J'ai toujours une liste infinie de choses que j'aimerais réaliser. J'aimerais par exemple aménager une lentille de sable prochainement, c'est un aménagement paysager, souvent en forme de butte, conçu pour offrir un habitat de nidification aux abeilles sauvages.

La haie a besoin de beaucoup d'entretien?

Il y a évidemment toujours quelque chose à faire au jardin. Je veux une structure, pas une jungle. Je compte tailler la haie de troènes cette année et dégager à un autre endroit pour laisser entrer la lumière. Un prunellier y pousse, mais il ne fleurit pas.



Daniel Schär, ornithologue amateur et instituteur

Savez-vous pourquoi?

Lorsque j'ai fait certifier mon jardin par Pro Natura, le conseiller m'a dit que cette plante n'était probablement pas purement indigène, mais hybride, et que c'était peut-être pour cela qu'elle ne fleurissait pas. Maintenant, j'ai envie de la retirer. Ma femme m'a offert un prunellier en pot 100 % suisse. Je vais le planter à la place.

Vous n'êtes pas jardinier professionnel?

Oh non, je suis instituteur. Mais je tente des choses. Je savais par exemple qu'on

pouvait bouturer des saules en plantant les branches directement en terre – et maintenant, ils composent un beau passage couvert que les oiseaux fréquentent assidûment. Il fleurit très tôt, ce que les abeilles sauvages apprécient. La haie sauvage est gage de grande diversité. Il y a quelques jours, quand il y avait de la neige, j'ai vu des grives litornes sur la viorne obier. Elles ne viennent que lorsqu'il n'y a plus de baies ailleurs. J'ai aussi des nichoirs. Chaque année, des faucons crécerelles y nidifient, de même que des martinets et des moineaux.

Votre jardin est plutôt bien fréquenté...

Oui. En avril, il y a cinq ans, j'ai même eu la chance d'apercevoir une gorgebleue à miroir. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un rouge-gorge, puis j'ai regardé avec les jumelles et je me suis précipité dehors pour prendre des photos. Il picorait sur un tas de terre que j'avais amassé peu de temps auparavant. Il est resté une demi-journée. Une rencontre mémorable. **ep**

PRAIRIE FLEURIE



Zoé Jobin

Le parc du Castrum à Yverdon-les-Bains (VD)

Inauguré en 2015, ce parc comporte deux zones, l'une est dédiée aux loisirs, avec une place de jeux et du gazon pour s'y reposer à la belle saison, tandis que l'autre accueille une prairie fleurie, agrémentée d'arbres fruitiers hautes tiges, ainsi que de petites structures comme des souches, des tas de bois et de pierres, dans lesquels la petite faune se réfugie. Le tout est entouré d'une haie champêtre indigène.

Plus intéressantes qu'un gazon, les prairies fleuries sont des milieux naturels très riches en espèces, notamment lorsqu'elles poussent sur des sols pauvres en nutriments et bien ensoleillés, et qu'elles ne sont fauchées qu'une à deux fois par année. Elles abritent un grand nombre d'insectes et forment une réserve de nourriture pour de nombreux oiseaux et mammifères insectivores.

Magazine Pro Natura: comment avez-vous aménagé cette prairie fleurie?

Lionel Guichard: nous avons fait appel à une entreprise privée, qui a effectué un semis. Il a fallu attendre trois ans pour obtenir les premiers résultats. Au début, nous avons dû procéder à plusieurs fauches de nettoyage, car il y avait trop de graminées. Aujourd'hui, la prairie a trouvé son équilibre et les espèces qui y poussent varient d'une année à l'autre, en fonction des conditions météorologiques.

Comment l'entretenez-vous?

Nous effectuons une seule fauche par année, en octobre. Le reste du temps, nous nous contentons d'enlever les éventuels déchets et de contrôler la présence d'adventices et de néophytes envahissantes. L'entretien est donc beaucoup moins astreignant que pour le gazon, que nous devons tondre deux fois par mois.

Que faites-vous du produit de la fauche?

Nous aimerions bien pouvoir le revaloriser avec le monde agricole, mais malheureusement, il peut contenir des déjections de chiens et des déchets qui auraient échappé à notre vigilance. Nous le revalorisons donc directement sur place en créant des meules de foin, qui constituent des refuges pour la microfaune.

Cet entretien différencié est-il bien accepté par la population?

Beaucoup mieux qu'avant. Il y a quelques années encore, les gens nous appelaient pour se plaindre que le parc n'était pas



Lionel Guichard,
responsable des espaces verts
à la Ville d'Yverdon-les-Bains

entretenu correctement. Aujourd'hui, ils comprennent notre démarche. Nous avons beaucoup communiqué sur l'importance de la nature en ville, notamment par le biais d'un parcours didactique expliquant toutes les mesures que nous prenons pour favoriser la biodiversité à Yverdon.

À titre personnel, cela vous tient-il à cœur de favoriser la nature en ville?

Bien sûr! Sinon je ne serais pas à ce poste-là... Et c'est très motivant de constater que ça marche. En été, cette prairie fleurie est vivante et accueille une foule d'oiseaux, de papillons et d'abeilles sauvages. ta



Jardin de la famille

Ribolzi-Franchini à Lamone (TI)

Ce jardin riche en diversité se trouve au cœur du petit village de Lamone, l'un des nombreux joyaux cachés et méconnus du canton du Tessin. Pour le rejoindre, on traverse la partie historique du bourg avec ses ruelles étroites et ses jolies maisons, ses murets, ses pavés irréguliers, ses placettes.



Matilde Ribolzi-Franchini,
spécialiste en environnement

Les petites structures désignent tous les éléments naturels, semi-naturels ou artificiels qui offrent un abri, de la nourriture et des sites de reproduction à la faune et à la flore. Le jardin de la famille Ribolzi-Franchini au Tessin en regorge et fourmille donc de vie.

Magazine Pro Natura : qu'est-ce qui vous plaît particulièrement dans votre jardin ?

Matilde Ribolzi-Franchini : j'aime le fait que notre jardin se situe au centre du village, car ici ce n'est pas évident. Les maisons sont collées les unes aux autres et n'ont donc souvent pas de jardin. Le nôtre se trouve juste derrière la maison et nous avons la chance d'être tout près de la forêt, ce qui nous offre une partie plus escarpée qui monte vers San Zeno. J'apprécie aussi que nous laissons faire la nature : je ne suis pas une grande jardinière, donc quand la biodiversité se développe naturellement, cela me convient parfaitement. J'aime

l'idée d'observer ce qui se passe sans trop intervenir.

À propos de refuges, que pouvez-vous me raconter ?

Regardons par la fenêtre de la cuisine. Là-bas, il y a des feuilles tombées au sol, un peu entassées. Certains penseront probablement que je n'ai juste pas envie de les ramasser. Ce n'est pas vraiment cela : en dessous, c'est une cachette qui regorge de vie. Il y a par exemple de nombreuses salamandres. L'année dernière, une huppe fasciée est même venue s'installer pendant quelques jours, c'était magnifique. Autour des nombreux murets, il y a des escargots, beaucoup d'insectes, et nous avons même vu une fois un hérisson. On aperçoit souvent des fouines aussi.

Il n'y a pas seulement des feuilles, mais aussi des branches, c'est juste ?

Alors, sortons maintenant dans le jardin et rendons-nous dans la partie haute : il y a quelques arbres fruitiers, certains très vieux et d'autres plantés récemment, et tout en haut, un petit potager. Nous avons laissé les branches coupées ici et là pour créer des zones accueillantes, les fameuses petites structures. Je pense que le hérisson apprécie de s'arrêter ici parce qu'il y trouve des cachettes adéquates.

Votre engagement va-t-il au-delà de votre jardin ?

Au-delà des actions que nous réalisons ici dans le jardin, j'essaie à mon humble niveau de porter ces idées vers l'extérieur. Je suis conseillère municipale depuis deux ans et, lorsque je le peux, je fais des propositions : l'année dernière par exemple, nous avons laissé certaines parties de gazon non tondues pour laisser place à une prairie fleurie. Nous y avons installé des panneaux d'information pour souligner l'importance de ces petits gestes et faire remarquer aux citoyens qu'il s'agit de mesures en faveur de la biodiversité. Nous avons aussi planté de nouveaux arbres. D'autres mesures sont prévues pour la suite. sbr

à propos

« Il y a encore trop de surfaces vertes monotones en ville »

Trois questions à Stefan Lauber, membre du Comité central de Pro Natura



Magazine Pro Natura: si nous voulons éviter le mitage du territoire, nous devons densifier les villes et les agglomérations, ce qui met les espaces verts en zone urbaine sous pression. Comment le faire tout en préservant la nature ?

Stefan Lauber: densifier nos villes permet généralement de créer des espaces habitables plus économes en ressources que dans les agglomérations. Mais pour que la population accepte la densification, elle doit être de qualité. Nos villes comptent encore beaucoup de surfaces vertes monotones, qui n'apportent de plus-value réelle ni à la population, ni à la nature. Idéalement, les projets de densification doivent tenir compte de l'aménagement environnant et prendre les espaces ouverts comme point de départ. Les maîtresses et maîtres d'ouvrage et les collectivités publiques peuvent ainsi valoriser les espaces verts de manière écologique et les rendre plus conviviaux. Préserver par exemple les vieux arbres ou les haies naturelles et les intégrer dans la nouvelle planification dès le début devrait être une évidence.

Quel est le défi principal en matière de promotion de la nature en ville ?

La difficulté est le manque ou la diminution de surfaces disponibles. Les espaces extérieurs se réduisent, alors que la population augmente et que cela suppose d'allouer plus de surfaces aux places de jeux ou aux conteneurs à déchets, par exemple. On supprime d'un côté des places de parc, mais de l'autre on a besoin de plus de zones de stationnement pour vélos. L'enjeu est bien souvent de trouver comment laisser la nature « prendre sa place » sur ces espaces déjà occupés. Si les jardiniers paysagistes soutiennent cette démarche, c'est bien. Mais ce qui aide vraiment, c'est d'avoir aussi le soutien des services de conciergerie. Il nous faut plus de surfaces naturelles, mais aussi plus d'arbres pour faire face au réchauffement climatique. Or, on sous-estime souvent la complexité et le coût de telles plantations en ville, où les terrains comptent déjà de nombreuses structures bâties, de garages souterrains et de conduites.

Quel rôle la population peut-elle jouer ?

Il faut d'abord des locataires qui ne se contentent plus de simples surfaces vertes, mais exigent des propriétaires ou des régies des espaces ouverts de qualité. Un aménagement extérieur proche de la nature – quand un bon bureau d'architectes paysagers s'en charge – améliore souvent la qualité de vie. Et si on calcule bien, des espaces extérieurs proches de la nature coûtent souvent moins cher que de mandater chaque semaine une entreprise pour tondre la pelouse. En tant que propriétaires, on peut aussi aménager son jardin ou son balcon de manière naturelle. Les « Jardins à papillons ouverts » sont une très bonne source d'inspiration. nig